

—Vous n'y songez pas, Auroro : vous pouvez à peine vous soutenir.

A ce mot, la jeune fille renversa les oreillers qui l'entouraient, se dressa toute droite, marcha d'un pas ferme autour de l'appartement et se mit à danser une courante.

La comtesse la suivait de l'œil, stupéfaite et ne pouvant croire ce qu'elle voyait.

—Hier vous étiez mourante !

—Hier, oui ; mais aujourd'hui... le soleil est revenu !

L'exaltation avec laquelle elle prononça ces mots n'avait rien de fébrile : elle parlait du cœur.

—Auroro, Auroro, vous me cachez quelque chose, reprit Amaranthe d'un ton affligé.

—Je ne vous cache rien ; mais quand cela serait ? vous êtes si bonne pour moi, vous vous intéressez tant à mon bonheur ! En vérité je serais un monstre d'ingratitude.

—Au nom du ciel ! cessez cette ironie et parlez-moi franchement : d'où vient ce changement complet. Avez-vous enfin renoncé à votre folie ?

—Taisez-vous ! taisez-vous ! Ne jugez pas, n'accusez pas un sentiment qu'il vous est défendu de comprendre.

L'agitation augmentait, les joues se coloraient de plus en plus. Madame Dandolo sentit une pitié profonde pour cette pauvre enfant, qui souffrait si jeune et qui souffrait tant.

Elle alla vers elle et essaya de la ramener à son lit de repos.

—Laissez-moi, laissez-moi, je sais tout ! Je sais, je sais... quo vous ne m'aimez pas !

—Je ne vous aime pas ?

—Non, car vous voulez mon malheur, car c'est vous qui avez supplié mon père de m'enlever à celui que j'aimais ; c'est vous qui, après sa mort, vous chargez de poursuivre ses volontés implacables ; c'est vous qui êtes mon bourreau ! Mais, malgré vous, je ne mourrai pas à présent.

—Hélas ! pensa la comtesse, on se rasseyant découragée, hélas ! sa raison n'y est plus !

—Non, je ne mourrai pas, et j'irai au bal, j'irai à la place Saint-Marco avec vous : on m'admira aussi, on me suivra, on me fera démasquer pour voir ma beauté près de la vôtre, et savoir laquelle a plus d'éclat. Oh ! je vais être heureuse ! heureuse !

—Vous serez heureuse, si vous désirez l'être, Auroro : un peu de courage pour oublier, et vous reprendrez à la vie.

—Je n'oublierai pas, je ne veux pas oublier ! je veux vivre et me souvenir ! Jamais mon cœur ne contiendra toute la joie qui l'inonde.

—Je vous en conjure encore, Auroro, au nom de notre mère, ne me laissez pas dans cette inquiétude ; confiez-vous à moi : qui vous cause cette joie ?

—J'ai rêvé cette nuit.

Elle prit des castagnettes attachées à un ruban qui pendait près de la fenêtre, et se mit à les agiter.

—Qu'avez-vous donc rêvé ?

—Le paradis.

—C'était donc bien beau, le paradis ?

—Si c'était beau ! Il y était.

—Toujours lui ! murmura la comtesse.

—Mon Dieu ! quel temps ! quel soleil ! Il faut que je sorte, je vais sortir.

—Aurore ! écoutez-moi, je vous en supplie.

—Quel mal y a-t-il à ce que je sorte ? Suis-je condamnée aux verrous ? Voulez-vous faire de moi une religieuse ?

—Ah ! ma sœur, jamais vous ne m'avez parlé ainsi !

Auroro ne l'écoutait point : debout sur le balcon, elle humait l'air, elle se chauffait au soleil, elle suivait de l'œil toutes les gondoles. Evidemment elle cherchait quelque chose ou quelqu'un.

Une idée traversa l'imagination d'Amaranthe.

—Serait-il ici ! se dit-elle ; non, non, c'est impossible : il a été envoyé trop loin, il ne peut revenir ainsi... et puis sa lettre !

Elle prit vivement son parti : il était survenu depuis la veille un événement quelconque dans la vie de sa sœur ; il fallait interroger, savoir.

Elle alla dans le cabinet de toilette et appela les femmes qui s'y tenaient toujours. Elle répondirent unanimement que leur maîtresse avait veillé seule jusqu'à deux heures, qu'en suite elle s'était couchée, qu'elle avait elles-mêmes fermé les portes, et qu'elles n'avaient entendu aucun bruit jusqu'au moment ordinaire de son lever.

—Elle n'a reçu aucune lettre ?

—Aucune.

—Vous êtes certaines qu'elle n'a parlé à personne ?

—À qui que ce soit.

—Teresa ! Cuccia ! s'écria Auroro de sa chambre, vite ici : je veux m'habiller, je veux sortir ; qu'on prévienne mes gondoliers, à l'instant ; hâtez-vous !

Les filles se précipitèrent et la comtesse rentra.

—Je vais me préparer, afin de vous accompagner, ma sœur.

—Vous ! non, je n'ai pas besoin de vous ; j'ai mon écuyer et mes femmes ; je suis mademoiselle de Saint-Même, aussi grande dame que vous. Toute comtesse Dandolo et patriotenne que vous soyez, je ne vous dois rien et je sortirai seule.

Auroro était évidemment sous une influence mauvaise, une influence ennemie. Le meilleur moyen de la combattre était certainement de feindre de l'ignorer.

Madame Dandolo ne fit donc aucune observation.

—C'est bien, répliqua-t-elle ; puisque cela vous convient ainsi, je vais faire appeler vos gens. Nous nous retrouverons sans doute bientôt.

—Teresa, continua la jeune fille, dites qu'on découvre ma gondole : il me faut de l'air et du soleil, il me faut voir et être vue.

En quittant sa sœur, madame Dandolo donna des ordres précis pour qu'elle fut suivie et observée, pour que nul ne l'approchât ; elle prit enfin toutes les précautions imaginables, la recommanda aux gens de confiance qu'elle mit auprès d'elle, et se retira dans son appartement, afin de communiquer au comte ses nouvelles craintes.

Cependant, Auroro s'était parée de la manière la plus élégante. Elle jeta par-dessus sa toilette un bahuto rose, qu'elle laissa ouvert, et prit son masque à la main. Elle jeta un coup d'œil triomphant sur son miroir, et, se retournant vers Cuccia qui lui présentait son flacon :

—Je suis belle ainsi, n'est-ce pas ? dit-elle.

Et, sans attendre sa réponse, elle courut vers la galerie où l'attendait son écuyer.

Personne n'eût pu reconnaître la jeune fille mourante encore la veille : elle semblait maintenant pleine de force et de santé, elle semblait porter la vie avec bonheur, avec surabondance.

Avant d'entrer dans sa gondole, elle jeta un regard inquiet autour d'elle ; mais ses traits s'illuminèrent bientôt, et elle s'étendit mollement sur ses coussins, semblable à Cléopâtre dans sa galère.

Dès qu'on l'eut reconnue, elle fut saluée par tout ce qu'elle